

André BLANCHARD AUTRES DIRECTIONS



Extrait de la publication

LE DILETTANTE

DU MÊME AUTEUR

CARNETS

Entre chien et loup (avril-septembre 1987),
Le Dilettante, 1989 ; nouvelle édition 2007.

De littérature et d'eau fraîche (1988-1989),
Erti, 1992.

Messe basse (1990-1992),
Erti, 1995.

Impasse de la Défense (1993-1995),
Erti, 1998.

Petites nuits (2000-2002),
Maé-Erti, 2004.

Contrebande (2003-2005),
Le Dilettante, 2007.

CHRONIQUE

Impressions, siècle couchant,
Erti, 1998.

Impressions, siècle couchant II,
Maé-Erti, 2001.

Pèlerinages
Le Dilettante, 2009.

André Blanchard

Autres directions

CARNETS 2006-2008

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6^e

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Couverture : Y5/P5

© le dilettante, 2011

ISBN 978-2-84263-663-0

2006

Printemps

Ohé, les raisons de vivre :

– Rassemblement !

C'est mon habituel cri de guéguerre quand vient le moment de me relancer, donc de me monter le coup ; et que la page déguste ! Comme j'ai fini de taper mes *Carnets 2003-2005*, j'envisage d'y repiquer, mais par intermittence, voire de loin en loin car j'ai à écrire mes *Pèlerinages*, si du moins mon bâton de pèlerin ne se fiche pas dans mes roues.

*

7

Comme, dans ces *Carnets 2003-2005*, j'évoque *La Force de l'âge* et *La Force des choses*, prétendant que, d'après mon souvenir, cette Beauvoir-là ne jurerait pas dans la Pléiade, l'envie m'a pris d'y retourner, malgré tout. Mais encore? Disons, malgré quelques-uns de ses engouements politiques, propices à la moquerie. Cette relecture in extenso, dont je me félicite tant ce furent des heures en excellente compagnie, où un demi-siècle palpite tel un cœur gros comme ça, aura restauré ce qui, recouvert par des images tirées à la va-vite et en droite ligne d'un Saint-Germain-des-Prés chromo, tenait lieu de pose officielle : une Beauvoir raide, revêche, potiche de Sartre, et son ventriloque. Eh bien, pas du tout, en sont pour leurs frais ceux qui aimeraient en rester à cette dépréciation, les uns parce qu'il n'y a que Sartre qui compte, les autres parce que ce couple-là leur sort par les yeux. Comme quoi, cela arrive, de devoir reboulonner les idoles. C'est en effet une femme d'une incroyable indépendance, que ce soit d'esprit ou dans la conduite de sa vie, qui se confie ici, fût-ce

en se fauflant entre les conformismes, et qui, au même titre que les sentiers de montagne durant ses vacances, escalade les phrases, direction : l'épanouissement. Et qu'est-ce cela sinon être une affranchie. Telle elle va, avec des petits côtés qui charment et prennent à contre-pied les apparences, ainsi de son look, plutôt glacial, qui laisserait croire qu'elle est une rabat-joie; c'est tout le contraire, elle aime la bonne chère, le bon vin, qu'elle déguste hardi, n'est jamais la dernière à mettre de l'ambiance, ni à se fendre de mots d'esprit quand, en fait d'ambiance, ça chauffait tout seul, et trop. Reste l'essentiel, qu'on a tendance à oublier à cause d'une importante présence sous les projecteurs, ce fut une vie studieuse, dévolue à un travail intellectuel si considérable que le premier sexe en verdit. La malveillance, toujours sur le pont, ne s'est pas privée de se payer « la grande Sartreuse »; comprenez que c'est Sartre qui lui soufflait ses livres, voire plus. L'impression d'un honnête lecteur parierait, au contraire, que sans elle Sartre n'eût pas été à son maximum. Elle, sans Sartre, aurait

mené le même genre de vie, sans bénéficier certes de pareilles entrées dans le milieu littéraire; elle n'en eût pas moins écrit *Le Deuxième Sexe*, ce qui suffit à sa statue. Ce constat, je l'ai en quelque sorte concrétisé : si je viens de me servir 1 600 pages de Beauvoir, je n'aurais pas l'idée d'en accomplir autant pour Sartre, fût-ce à dose plus mini. Ma parole, il en deviendrait contingent !

*

C'est le temps des bravos au jardin. Il y a ceux que j'adresse en pensée aux lilas et glycines qui flattent l'œil, plus le nez; et ceux, pour de vrai, que je réserve aux oiseaux, pour ce qu'ils sont, c'est entendu, pour que ça dure surtout : ne viennent-ils pas picorer la terre en se la figurant conquise alors qu'il y a, en embuscade, les chats, moustaches façon radar et déjà à se les pourlécher? À mes applaudissements les cui-cui décarrent. Me reste, via un rab de câlins, à consoler les miaous, si offusqués que même un analphabète pourrait traduire :

– C'est pas du jeu !
À moi, donc, de sortir le grand.

*

Plus d'un mois après la mort de Renaud Raphael, mes pensées suivent encore son convoi. Dire que nous n'aurons plus de ces longues conversations au téléphone, quand, as du dévouement, il m'appelait afin de m'apprendre si ça gazait ou non côté presse ; à la suite de quoi nous passions en revue l'actualité littéraire, encensant et débinant, c'est classique. C'était ma récré.

C'était. À la place, je cogite sur pareille fin, un trimestre d'hôpital, à lutter, à décliner tant le cancer, on dirait César pouce baissé. Je cogite, ressassant : nous préparer à notre mort ? Holà, notre esprit ne s'appelle pas Hercule ! De toute façon, le moment venu, il n'y aura plus de par cœur qui tienne, il faudra improviser et, c'est couru, en être réduit à fantasmer sur ce que ça serait, une vie qui s'en va à pas de loup.

*

Devant notre bibliothèque, nous avons parfois la main baladeuse. Elle hésite sur le livre à prendre. C'est ainsi que l'autre jour j'en ai tripoté pas mal avant de tomber sur ce que je ne me rappelais plus être là, les *Salavin*, planqués comme au piquet tout en bas, dans la poussière. Ce sont des vieux Livre de Poche, collection où ils n'existent plus. Ces armadas romanesques qui un jour ont coulé, il peut nous toquer de leur lancer une bouée. Lançons, me suis-je dit, d'autant que je restais sur un excellent souvenir de Duhamel grâce à sa *Vie des martyrs*, ceux de la Première Guerre, livre qui emporte le cœur sans que la prose fasse la retape comme il lui arrivera à l'été 40 dans *Lieu d'asile*, qui est d'un sirupeux ! J'ai donc lu, des *Salavin*, le premier puis la moitié du deuxième volume, et basta : c'est du plomb, on a l'esprit qui s'y ankylose. Il en eût fallu plus pour me dissuader d'acheter *Le Livre de l'amertume* que je convoitais depuis un moment et qui est son Journal 1925-1956.

C'est un livre qui se laisse lire, qui vaut par les passages où défilent quelques célébrités, Valéry, de Gaulle, Mauriac, à ce pépin près : ses interlocuteurs sont plus passionnants que lui. Du reste, si Duhamel serre des mains à foison, il y a une sorte de constance : beaucoup de personnes rencontrées, peu d'aimées. On se dit que son humanisme quasi légendaire eut des ratés. Voilà qui corrobore divers témoignages. Disons qu'il serait prêcheur et patelin : par-devant, du miel à gogo pour toute la planète ; par en dessous, bagarreur acharné afin de se propulser vers les gros tirages et les honneurs. C'est un livre plutôt volumineux au regard de son titre, comme si Duhamel en avait gros sur le cœur, et au premier chef, nous semble-t-il, de s'être tant dépensé pour son prochain sans que celui-ci ait paru s'en apercevoir, par exemple sous l'Occupation. C'est le livre d'un redresseur de torts. Rien n'est moins sûr qu'envers lui la postérité en ait.

*

Qu'on n'en apprenne pas tous les jours, je voudrais voir ça. Tendons notre tablier. Une ancienne élève de K. passe son doctorat d'État en lettres classiques, sa thèse portant sur un auteur latin archiconfidentiel. Qu'exige-t-on en plus de sa soutenance? Un résumé de sa thèse... en anglais. Nos élites ont la veulerie de plus en plus performante.

La révolution, prière de la prévoir bilingue.

*

Où je dépile.

Quand le désir d'enjoliver ne rechigne pas à l'approximation, cela peut donner, envers Léautaud dont je relis *In memoriam*, cette idée qui traîne partout : le qualifier d'homme « libre », alors que, attaché par nécessité à son modeste emploi au Mercure de France, où on travaillait six jours sur sept, et en charge d'une ménagerie sans cesse en expansion dont il fut le géolier autant que le protecteur, il cumulait les contraintes. Ce n'est donc pas d'homme libre mais d'homme indépendant qu'il faut parler à son sujet; et, comme il

écrivit plus qu'il ne vécut, ce qui s'appelle vivre, cette indépendance se retrouve sur le papier, un, en affranchissant sa littérature de la nécessité de rapporter des sous; deux, en pensant par soi-même, quitte à passer pour un profanateur du genre humain.

De Grozdanovitch j'avais lu avec entrain *Rêveurs et nageurs*. C'est pourquoi j'ai ratrapé le coup en sautant sur son premier, *Petit traité de désinvolture* qui était passé au loin malgré l'enthousiasme de la critique. Cela ne m'a pas emballé du tout. J'ai même bâillé, plusieurs fois mon père. C'est que l'écriture se vautre dans des ornements à n'en plus finir, et s'empâte. Faute qu'elle soit nerveuse, c'est le lecteur qui peut l'être, énervé.

Ce que c'est que se souvenir! Dire que cela tient parfois à trois fois rien même quand c'est à propos d'un écrivain. D'Alain Bosquet je n'ai lu qu'un seul livre, *Un départ*. C'est un posthume, où il raconte ses derniers mois à la solde du cancer, c'est pourquoi je suis allé voir, en petit curieux : l'écrivain et la maladie, ça a toujours de la gueule

comme affiche. Et celle-ci vaut le déplacement. Ce que je veux noter tient dans un détail. Son dernier printemps, sa femme l'emmène à la campagne afin qu'il puisse encore une fois s'adonner à ce qu'il a toujours adoré, respirer les glycines. Il les enlace, les embrasse. C'est ce que j'accomplis moi-même depuis quinze ans que nous sommes dans cette maison où nous avons la chance d'en avoir une. Total, depuis cette lecture qui date de 1999, chaque fois que je bécote en zinzin la glycine, je pense à Bosquet. C'est être un lecteur au parfum.

Lors d'une brocante, je mets la main sur *La Garçonne*, en tout bien tout honneur. La preuve? C'est moi que je tâte : est-ce que je tente la lecture de ce qui eut son petit scandale? Allons, soyons cobaye. À condition de se projeter en arrière, à la sortie du livre, en 1922, tandis que la patrie saignée exigeait comme un garde-à-vous général, accordons que c'était là un sujet singulier, et du poil à gratter pour tous les coincés ; mais bon, cet effet est vite émoussé, et il reste ceci : on peut penser à Emma à cause de l'éternel

féminin qui se galvaude dans le stupre, sauf qu'assez vite on n'y pense plus du tout ; c'est que Flaubert, s'il tâche d'être neutre vis-à-vis de son héroïne, il en aime, lui, la chute, comme baudelairien avant l'heure, alors que Victor Margueritte peint la débauche et la déchéance comme pour en prévenir les jeunes filles. À ce titre, les cent dernières pages sont écœurantes.

Borzeix, naguère patron de France Culture qu'il emmena haut, ne choisit pas la facilité, là non plus, avec *Les Carnets d'un franco-phone*. C'est un livre plein de pertinence, et intéressant malgré ce que le sujet peut avoir, au premier abord, de rébarbatif. Emporté par son désir de militer, Borzeix s'emballe un peu trop, du moins une fois ; ainsi lorsque, vantant l'immigration et le brassage de populations, il écrit : « Ne serions-nous pas comblés si quelques-unes de nos capitales, à commencer par Paris, ressemblaient un peu à la Vienne de la Belle Époque ? » Oh ! certes ; mais c'est mélanger torchons et serviettes. La Vienne cosmopolite était constituée de rupins et de gens cultivés terrible. Ce dont

il est question aujourd'hui, c'est d'accueillir les déshérités, en tout. Alors, bien entendu, la culture, elle qui trompe l'ennui des nantis plutôt que les ventres vides, peut leur souhaiter la bienvenue. Cela ne mange pas de pain; et cela tombe bien, c'est ce qui manque.

De tous les arts que Lambron cultive, peut-être est-ce celui de nous en boucher un coin qui nous séduit le plus, et lui demande le moins. Voici sans doute le seul énarque de son espèce : un rockeur, et un rieur. *Une saison sur la terre*, où Lambron, quittant pour notre bonheur sa tenue de romancier, navigue entre Londres et Lyon, entre les studios d'Abbey Road et ses années Giscard, récapitule ce qui lui fut soleil, à l'exception d'un amour de jeunesse qu'il a laissé filer – pour avoir à mieux s'en souvenir? Ce livre qui est un tirage autobiographique nous le révèle donc en grand prêtre du rock depuis son adolescence, connaissant tout ça, les groupes et chacun de leurs albums. Avoir cette musique dans la peau lui autorise cette vraie illumination : « Le rock est venu à la place d'une guerre qui n'a pas

eu lieu. » Pointilleux est chez lui le vocabulaire, il a toujours le mot qui désembrume, fût-on dans l'underground. Tout ce qui aura agité la société de ces trente dernières années, sa plume le met en coupe réglée, prêt à être servi, telle une vengeance lorsque l'intelligence dynamite l'arrogance des cuistres ou des usurpateurs. Voilà tête bien « faite » et bien « pleine » pour le même prix.

*

Sur cette mort si saugrenue de Renaud Raphael tant elle prit de vitesse même mon pessimisme, il me reste à rapporter cette chose malgré tout rigolote. Comme, durant toutes ces années où nous collaborâmes, il se désolait que je donne dans l'ascétisme, lequel, en plus de joues qui n'en sont plus, m'a flanqué une taille mannequin, me racontant que dans sa région bordelaise ce qui importe, afin que la journée soit réussie, c'est de veiller à faire bonne chère, ensuite on voit quel travail abattre, eh bien, en une sorte d'hommage proche du dévergondage,

K. et moi, au lendemain de sa mort, avons déjeuné d'une poularde truffée façon Sud-Ouest, secondée par un vieux bordeaux. Il se trouve que c'était le vendredi saint ; et ce fut comme du Desproges : on s'est resservis.

Été

Le soleil tape. À nous d'esquiver. Les arbres nous prêtent ce qu'ils ont.

Quand viendra l'automne, qui les cambriole, nous leur revaudrons cela, en poétisant.

*

Vu à la télé une émission d'hommage à Devos mort le 16 juin. On nous passait des extraits du *Grand Échiquier*, Devos était à son comble, acrobate du verbe et acrobate tout court malgré sa corpulence, genre éléphant dans un magasin de porcelaines, sans en casser une. On voyait aussi Brassens interpréter quelques chansons. C'est en le

regardant et en songeant, par ricochet, à ce qu'était une émission comme celle de Chancel, que j'ai eu l'impression d'un gigantesque bond en arrière. C'était la France d'hier, et il faudrait se creuser pour trouver en quoi celle d'aujourd'hui lui est parente. Si on peut toujours imaginer Devos débiter de nos jours, quid de Brassens ? Sa lenteur, son dépouillement, s'il lui fallait imposer ça maintenant, quelque chose me dit qu'il serait mal. Je divague peut-être, mais il me semble que pour la jeunesse dans son ensemble, Brassens, ce doit être aussi vieillot que les chansons des guinguettes pour nous quand nous avons vingt ans. L'heure de gloire qu'aime s'offrir une génération, c'est d'enterrer la précédente.

*

Ce qu'un titre à trouver peut nous rapter les ongles, parfois ! Dirait-on que l'expérience ne nous a pas avertis : c'est quand nous ne le cherchons pas, qu'il vient. Pour mes *Carnets 2003-2005*, je ne voulais pas un

année bouscule notre cœur, lui qui a toujours tendance à se prétendre à l'étroit, ou blasé – ou débranché, quand il lui prend de se vouloir mutin envers le genre humain.

Maintenant qu'à la découverte de l'an neuf nous brûlons, sachons l'accueillir, entre autres d'une élégance : que nous ne le décevions pas !

– Et si lui nous déçoit ?

Bravo ! Déjà à ruminer de travers...

Table

2006	
<i>Printemps</i>	7
<i>Été</i>	20
<i>Automne</i>	33
<i>Décembre</i>	42
2007	
<i>Printemps</i>	53
<i>Été</i>	63
<i>Octobre</i>	73
<i>Novembre</i>	83
<i>Décembre</i>	92
2008	
<i>Janvier</i>	103
<i>Avril</i>	107
<i>Mai</i>	116
<i>Juin</i>	127
<i>Juillet</i>	138
<i>Août</i>	151
<i>Septembre</i>	163
<i>Octobre</i>	175
<i>Novembre</i>	194
<i>Décembre</i>	212